

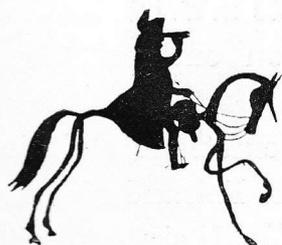


CARAN D'ACHE



La levrette de M^{me} la Duchesse.

Caran d'Ache



Il est moins connu que son œuvre. Lorsqu'il publia naguère ses premières pages comiques, elles conquièrent, dès d'abord, la sympathie du public. Elles le séduisirent par un air d'inédit, par un je ne sais quoi de franc, de rond, d'imperturbablement jovial, par une verve qui, sans précisément se renouveler, paraissait toujours nouvelle. En vain, quelques critiques objectèrent-ils que les « histoires sans légende » de Caran d'Ache n'étaient point originales, qu'elles s'inspiraient des procédés de Wilhelm Bush, d'Oberlander, d'Hengeler, de Reinicke, des caricaturistes allemands des *Fliegende Blätter*. La foule ne s'arrêta point à ces objections. Elle ne boude pas contre son plaisir. Elle aime ceux qui la divertissent, soit en lui présentant un fidèle tableau de ses misères, soit en les lui faisant oublier. Elle aima Forain et elle aima Caran d'Ache, comme elle aime Paul Hervieu et Georges Feydeau, la comédie et le vaudeville. Bientôt son engouement s'aviva d'un grain de curiosité. Elle apprit que Caran d'Ache (*crayon* en russe) s'appelait de son vrai nom Emmanuel Poirée, qu'il servait dans l'armée française avec le grade de caporal, qu'il était beau comme le jour, qu'il inspirait des passions fatales aux nourrices du jardin des Tuileries et que son grand-père avait perdu un bras et une jambe pendant la campagne de 1812. Il n'en fallait pas tant pour le rendre légendaire.

Rien n'est plus doux à savourer que la gloire et rien n'est plus difficile à soutenir. L'homme dont la fonction est d'être spirituel, est condamné à avoir toujours de l'esprit. M. Caran d'Ache n'a pas trop fléchi sous cette terrible obligation. Ce qu'il a tiré de son imaginative est proprement inconcevable. Des milliers de dessins y sont éclos : beaucoup sont exquis, presque tous sont ingénieux, pas un seul n'est absolument plat et indifférent. Quand l'idée manque, l'exécution y supplée ; si, d'aventure, le cerveau est fatigué, la main reste diligente.

Et M. Caran d'Ache continue!... Les semaines, les mois s'écoulent, et tranquillement, avec l'implacable régularité des saisons et des phases de la lune, il poursuit sa besogne de clown ou, si le mot lui agréé davantage, de « monologuiste ». Je désirais surprendre les secrets de cette intarissable production. Mais les amis de l'artiste m'avisèrent des difficultés que rencontrerait mon entreprise, en apparence la plus aisée du monde.

— Caran d'Ache mène une existence cloîtrée, mystérieuse. Il habite, rue de la Faisanderie, un hôtel splendide et clos aux regards. Il s'y enferme, tel le philosophe en sa tour d'ivoire. D'incorruptibles serviteurs défendent l'accès de son atelier, et, lui-même, il a recours à des ruses singulières pour décourager l'audace de ses visiteurs... Méfiez-vous! c'est très dangereux!

Et voilà les avertissements qui me furent glissés dans le tuyau de l'oreille. Ils excitèrent mon ardeur. J'ai, de tout temps, été attiré par les entreprises chimériques. Je pris quelques précautions indispensables, je mis ordre à mes affaires, je m'armai d'énergie et de sang-froid, et, un beau matin, à dix heures précises, m'étant recommandé à Dieu, je gravis le seuil du farouche auteur de l'*Epopée*.

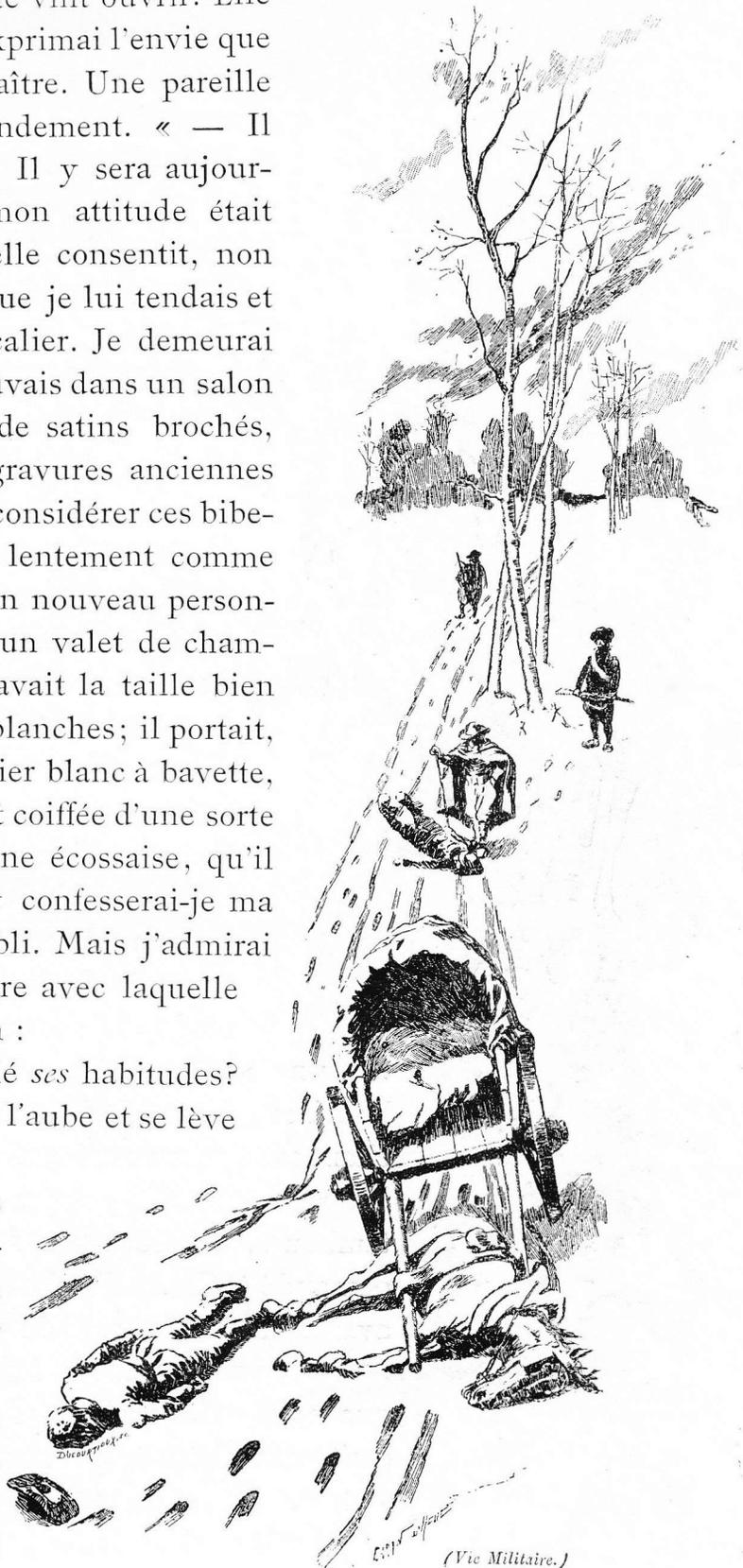
Après que j'eus trois fois pressé le bouton de



la sonnette électrique, une camériste vint ouvrir. Elle sembla fort étonnée lorsque je lui exprimai l'envie que j'avais d'être introduit chez son maître. Une pareille outrecuidance confondait son entendement. « — Il n'est jamais là, murmura-t-elle. — Il y sera aujourd'hui, répliquai-je. » Et comme mon attitude était résolue, et ma voix impérieuse, elle consentit, non sans pâlir, à se saisir de la carte que je lui tendais et disparut dans les méandres de l'escalier. Je demeurai seul un temps assez long. Je me trouvais dans un salon décoré, avec richesse, de soies et de satins brochés, orné de tableaux modernes et de gravures anciennes en belles épreuves. Je m'occupais à considérer ces bibelots. Soudain, une tenture s'écarta lentement comme poussée par des doigts invisibles. Un nouveau personnage surgissait devant moi. C'était un valet de chambre, mais un valet magnifique. Il avait la taille bien prise, les épaules larges, les dents blanches; il portait, avec une surprenante dignité, le tablier blanc à bavette, insigne de sa profession; sa tête était coiffée d'une sorte de casquette, ou de moufflet en laine écossaise, qu'il ne songea pas d'abord à retirer. Et confesserai-je ma petitesse? Je fus choqué de son oubli. Mais j'admira sa distinction native et la désinvolture avec laquelle il répondit à ma muette interrogation :

— On ne vous a donc pas révélé *ses* habitudes? *Il* ne dort pas la nuit. *Il* se couche à l'aube et se lève au crépuscule.

Ces paroles élégantes et simples étaient relevées d'une pointe d'accent qui leur communiquait une saveur exotique. Je crus y discerner comme une intention de raillerie. D'étranges soupçons me traversaient la cervelle. A ce moment, j'aperçus l'extrémité d'un album, ou d'un carnet, qui émergeait de la



(Vie Militaire.)

pochette du tablier. Ce fut un trait de lumière.

— Caran d'Ache... c'est vous? m'écriai-je.

L'homme sourit, s'inclina courtoisement... Il avouait!...

— Donnez-vous donc la peine d'entrer!

Je le suivis dans son cabinet. Une profusion de croquis, les uns cloués aux murs, d'autres à l'état d'ébauche, s'y amoncelaient. Ils débordaient des tables, inondaient les sièges, masquaient à demi la fenêtre et gisaient sur le tapis. M. Caran d'Ache s'installa à son bureau; je m'emparai de l'unique chaise qui fût libre.

Autour de nous grimaçaient des silhouettes, la plupart grotesques, quelques-unes héroïques: des Anglais casqués de liège, un John Bull apoplectique, un Chamberlain carnivore, à la mâchoire agressive; des Boërs costumés en Bas-de-Cuir, des Brésiliens trop bruns et moins gros que leurs cigares, de mélodieux tziganes, et des princesses pâmées, des animaux, beaucoup d'animaux, sauvages ou domestiques, mais uniformément « rigolos »: lions débonnaires, girafes déguisées en poteaux télégraphiques, chevaux de course — puissants seigneurs — et chevaux de fiacre — pauvres hères, — chiens de tous rangs et de tous poils, la levrette en pal'tot de M^{me} la

baronne et le caniche du pont des Arts. Enfin, là-bas, à l'horizon, des soldats qui avancent, silhouettes noires se détachant en vigueur sur la neige éblouissante: la redingote, le petit chapeau, puis l'état-major chamarré, puis les clairons, puis les tambours, puis les masses profondes de la Grande Armée... J'ai demandé à Caran d'Ache si, parmi ces figures d'un autre âge, il avait introduit le profil de son aïeul:

— Je ne possède de lui, m'a-t-il dit, qu'un méchant portrait que nous avons à Moscou. Mais mon père m'a bien souvent conté son histoire, qui s'est déroulée et dénouée à la façon d'un roman.

Le brave Poirée était chef d'escadron au 7^e chasseurs et offi-



cier de la Légion d'honneur. Il avait reçu la rosette de l'empereur sur le champ de bataille. Il allait décrocher son cinquième galon, quand il essuya, à bout portant, la décharge d'un peloton de cosaques. Il fut laissé pour mort sur la place et recueilli dans une famille polonaise, qui le combla d'égards et de soins. Il y avait là surtout une jeune fille, dont la tendre sollicitude le toucha jusqu'au plus profond du cœur... Vous devinez la suite. Le blessé aima la jeune fille, la jeune fille aima le blessé. Leur inclination fut couronnée par l'hymen, comme disaient alors les poètes. Poirée se fixa en Russie, où il fit souche d'honnêtes gens. Et c'est ainsi que naquit Caran d'Ache, ayant du sang slave et du gaulois dans les veines, placé entre deux patries et sollicité par elles. A huit ans, il fut mis au meilleur gymnase de Moscou. A seize ans, il le quitta, ses études achevées. Et son père lui ordonna de se rendre à Paris.

— Mon fils aîné sert dans l'armée russe, lui déclara-t-il, tu serviras dans l'armée française.

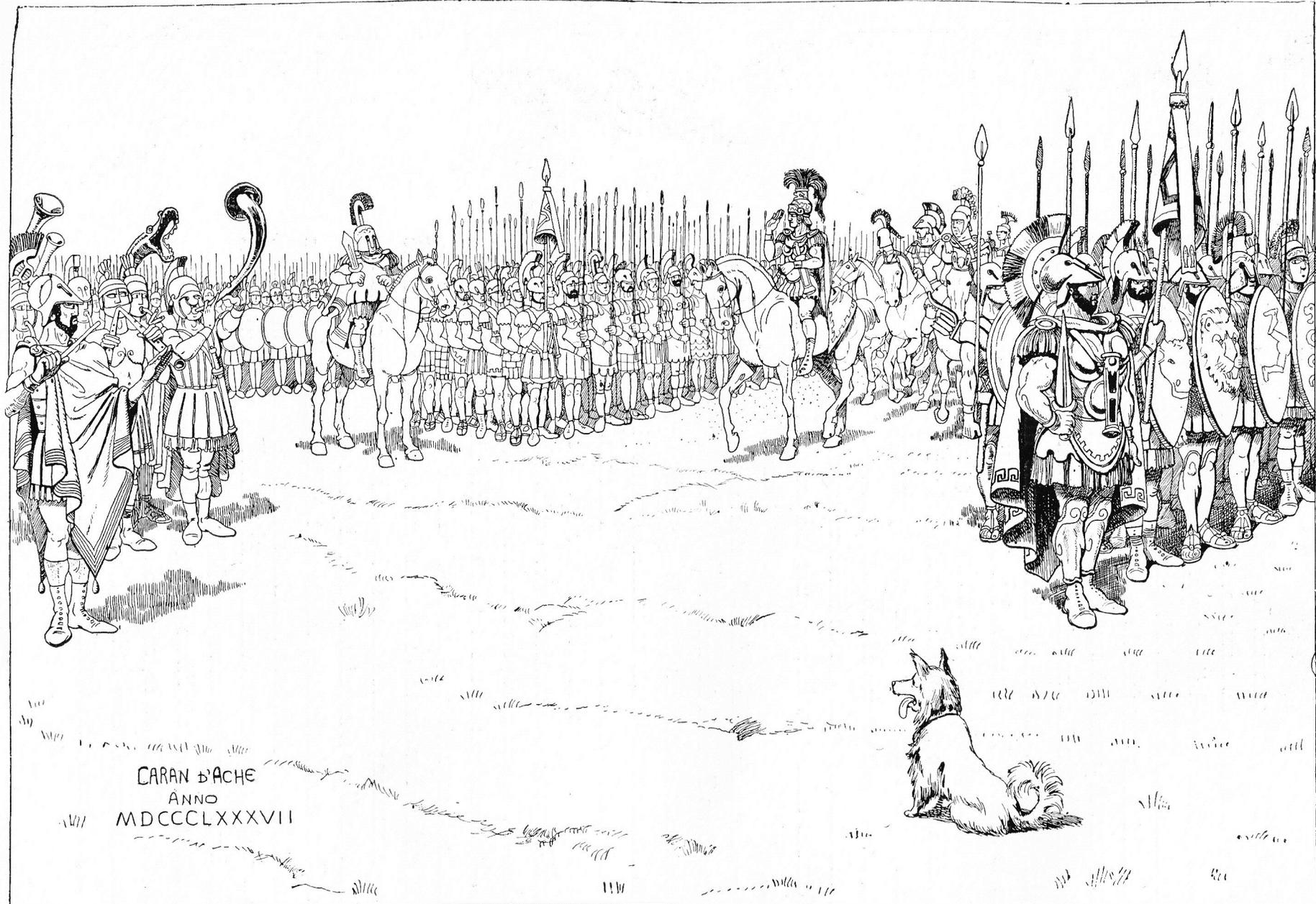
Le vieux Poirée, du haut de son cadre, applaudit à ce discours. Emmanuel boucla sa malle, empocha le boursicot, maigrement garni, destiné à assurer les menus frais du voyage. Quinze jours plus tard, il était incorporé au 74^e de ligne et endossait, pour la première fois, cet uniforme de « bibi de 2^{me} classe », que son crayon devait populariser.

— J'ai recherché les traces du chef d'escadron dans les livres de l'époque.

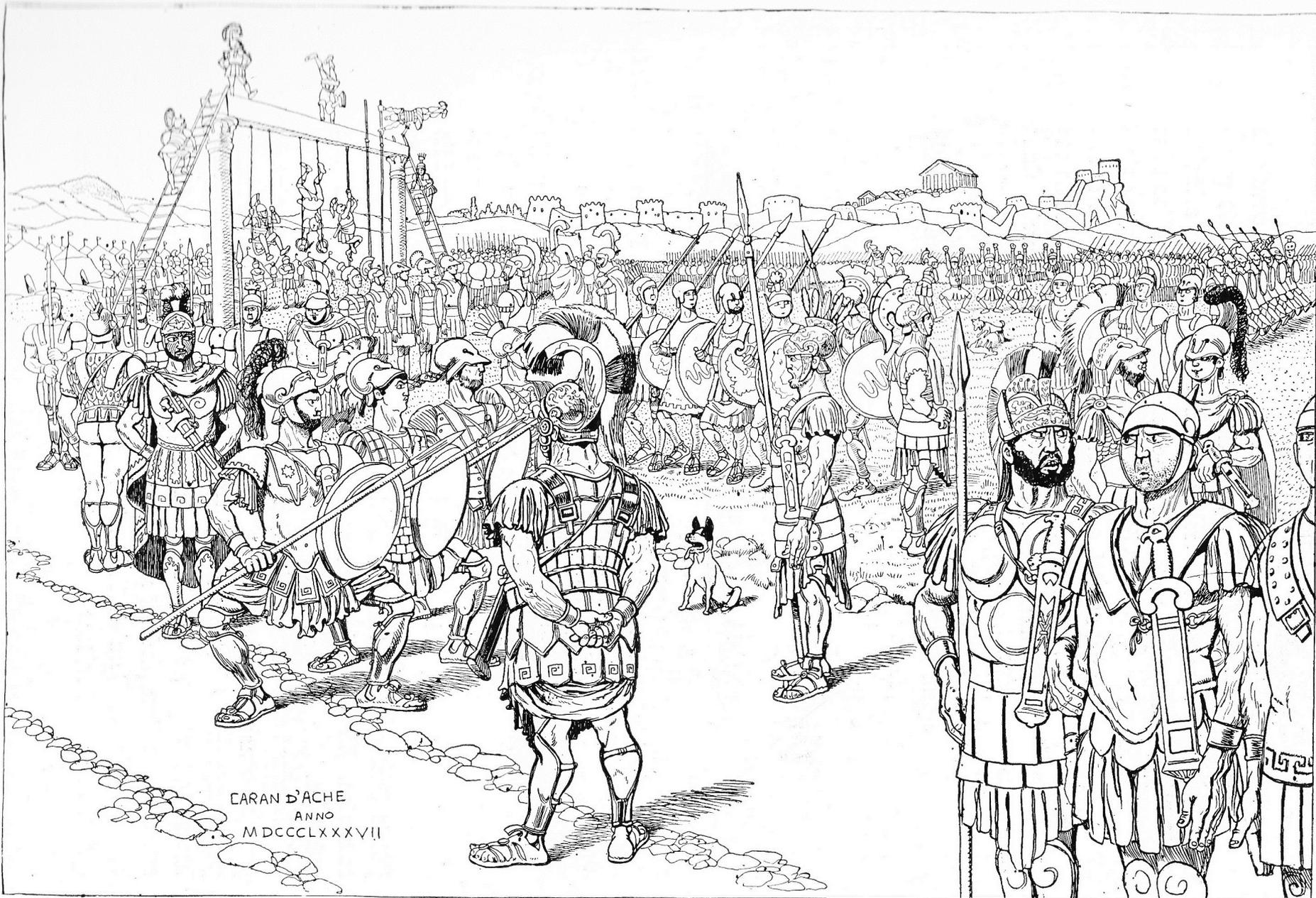
Il saisit sur sa table un volume fatigué et le feuillette avec précaution; l'ouvrage a pour titre *Premier état militaire de la République française, an XI*. Il y est effectivement question d'un certain Poirée, lieutenant à l'ancien régiment du Royal-Piémont. J'observe M. Caran d'Ache. Il ne badine plus. Il est sérieux, presque solennel. Et je devine pourquoi nous fûmes émus, naguère, en voyant défiler les Ombres de l'*Épopée*. Il y a des heures où l'âme du grand-père se confond avec l'âme du petit-fils, où le grognard se substitue au boulevardier. Ce sont les mystères — et les grâces — de l'hérédité.

Il est encore un troisième Caran d'Ache. Il a publié de





CARAN D'ACHE
ANNO
MDCCCLXXXVII



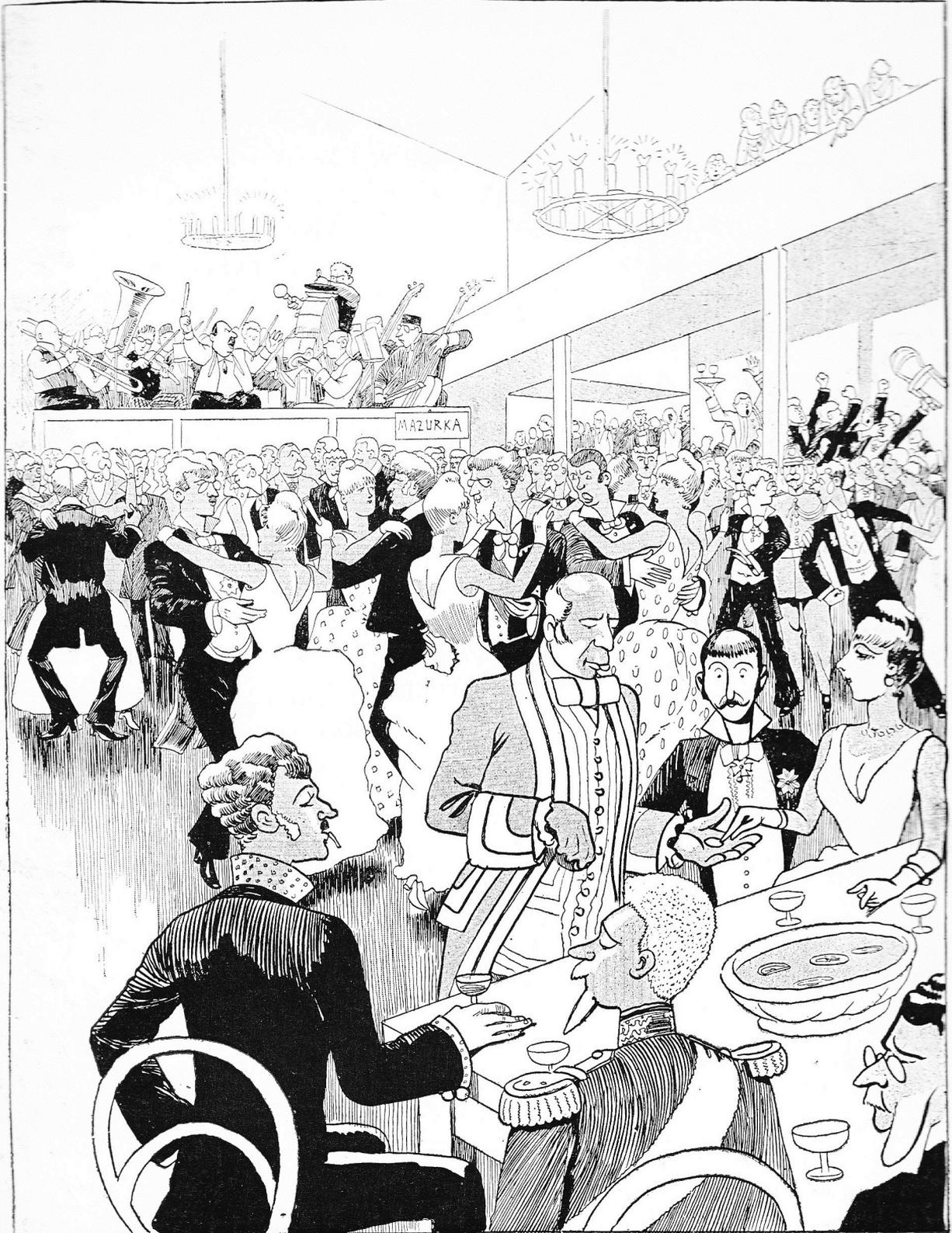
remarquables études sur la cavalerie russe; elles offrent un intérêt purement documentaire. Toute allusion satirique en est exclue. Elles sont d'une hardiesse, d'une fougue extraordinaires. Je le complimente sur le caractère réaliste et la sincérité de ces œuvres. Je voudrais savoir dans quelles conditions il les a exécutées : sans doute en se mêlant à la vie, en la fixant, vibrante et chaude, sur le papier.

— Il m'en coûte de vous démentir. Mais je suis absolument incapable de copier la nature. Le modèle me trouble, je ne le possède, je ne suis en état de reproduire sa physionomie qu'après qu'il a disparu. Mon œil est un appareil photographique qui retient tout, l'ensemble et le détail. L'impression qu'il a ressentie, en une seconde, ne s'efface plus; elle est d'autant plus nette qu'elle est plus lointaine. Jadis, j'accompagnais mon frère aux manœuvres de Krasnoïé-Selo. Je me gardais bien de crayonner les scènes dont

j'étais l'acteur ou le témoin. C'est au bout de dix ans que je les ai retracées. Elles s'étaient immobilisées et cristallisées dans ma mémoire.

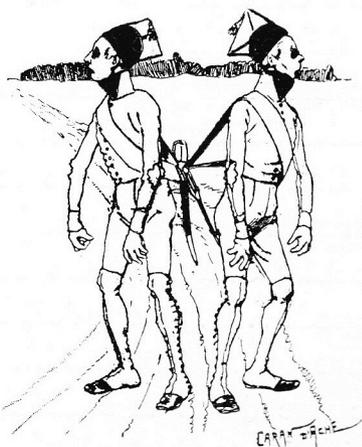
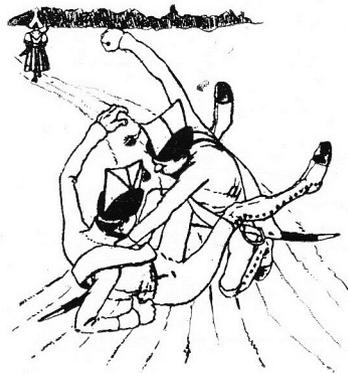
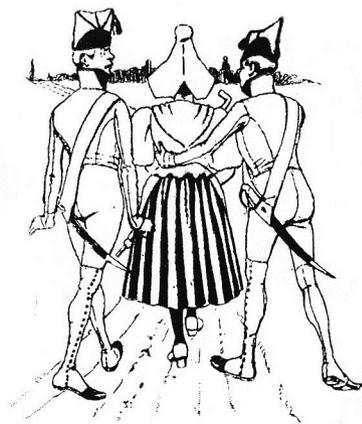
Pendant qu'il accomplissait ses devoirs militaires, il résolut de prendre conseil d'Edouard Detaille; il pensait que ce maître serait, pour son jeune talent, le plus sûr des guides. Un matin, donc, ayant brossé sa tunique, astiqué son ceinturon, reluisant, verni, éblouissant, il part d'un pied léger. Il sonne, non sans effroi, à la porte du célèbre peintre. Celui-ci l'accueille avec cette indulgence enjouée qui le rend si séduisant et parfois si redoutable. Il l'exhorte à exé-





(Revue Illustrée.)

COMMENT POLYTE SE REPRÉSENTE UN BAL DANS LE GRAND MONDE.



(Revue Illustrée.)

... Une poule survint!...

CARRA - WACHÉ



cuter en six coups de plume le portrait d'un de ses camarades de chambrée et à lui soumettre le résultat de cette improvisation. Le caporal Poirée file à la caserne, avise l'aide cuisinier :

— Tiens-toi là debout et ne bouge plus...

Hélas! le croquis est détestable; il le déchire, le recommence, le déchire encore.

— J'aime mieux « pincer l'oreille à Jules »; c'est moins embêtant, murmure le cuisinier.

A ces paroles le caporal lui flanque deux jours :

— Va-t'en au diable!

Le lendemain, il reprenait, de souvenir, le dessin raturé et l'achevait triomphalement. Le cuisinier était là, parlant, roulant son calot entre ses gros doigts gras, d'une ressemblance — d'une bêtise — ineffable. Le caporal Poirée lui enleva ses deux jours. Il était heureux. Il avait trouvé sa voie.

— Oui, cher monsieur, je suis affligé d'une timidité incroyable. Je ne puis travailler que dans le silence, la solitude et la nuit.

— Vous avez, dis-je, la pudeur du chat et de l'éléphant.

— C'est cela même.

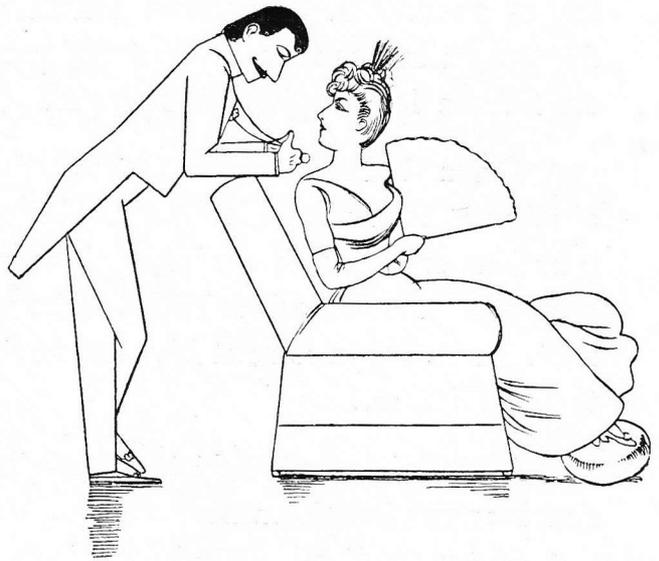
Un narquois sourire erre sur ses lèvres... Et l'on s'extasie sur la gravité des hommes du Nord! Il est vrai que M. Caran d'Ache n'est qu'un demi-Moscovite...

En somme, je distingue assez nettement, à travers ces digressions, ce qui constitue l'originalité de Caran d'Ache et l'essence de son art. Daumier synthétise et concentre dans un puissant raccourci les expressions et les mouvements; Caran d'Ache les analyse, les divise, les gradue. Or, rien n'est comique comme un mouvement décomposé... Un monsieur flirte avec une dame et s'incline galamment sur le dossier de son fauteuil.

Peu à peu, l'entretien devient plus tendre,



les causeurs plus distraits; ils courent à une catastrophe inévitable; le fauteuil penche, le centre de gravité se déplace; chaque image marque une étape vers le dénouement. Ce qui devait arriver arrive. La dame est renversée, les jambes en l'air; le cavalier l'accompagne dans sa chute. Sont-ils fâchés ou ravis de l'accident? Nous en sommes réduits aux conjectures, car leurs visages nous sont cachés. Mais il est intéressant de voir un éventail derrière lequel il se passe quelque chose.



Ce ne sont pas là des hommes, ni des femmes, mais des marionnettes articulées qui n'ont que l'apparence et ne donnent pas l'illusion de la vie. Pourtant examinez-les de près, et vous distinguerez, sous la raideur de leurs lignes droites, une infinité d'observations et d'intentions spirituelles. Attachez, je vous prie, vos regards sur ce ténor.

Il vient de soupirer son morceau. Il est satisfait et de ses auditeurs et de lui-même: il a divinement chanté; son « ut » est bien sorti. Admirez-le. Il est frais, rose, parfumé, frisé au petit fer. Le diamant de sa chemise étincelle. Et tandis qu'il parcourt avec négligence les poulets que ses adoratrices lui ont dépêchés, son accompagnateur — un bohème aux cheveux mélancoliques — l'aide humblement à enfiler son paletot. Pas besoin de légende. Il est superflu de faire parler ces personnages. Que se diraient-ils qu'on ne devine? ils sont

rudimentaires et complets. L'artiste a mis en saillie leurs traits caractéristiques.

Cet effort de sélection et d'épuration lui coûte quelques tâtonnements. D'abord il construit sommairement l'épisode que lui suggère sa fantaisie, comme un dramaturge établit son canevas. Sur cette première esquisse, il applique un calque, puis un second, puis un troisième. Par ces fil-



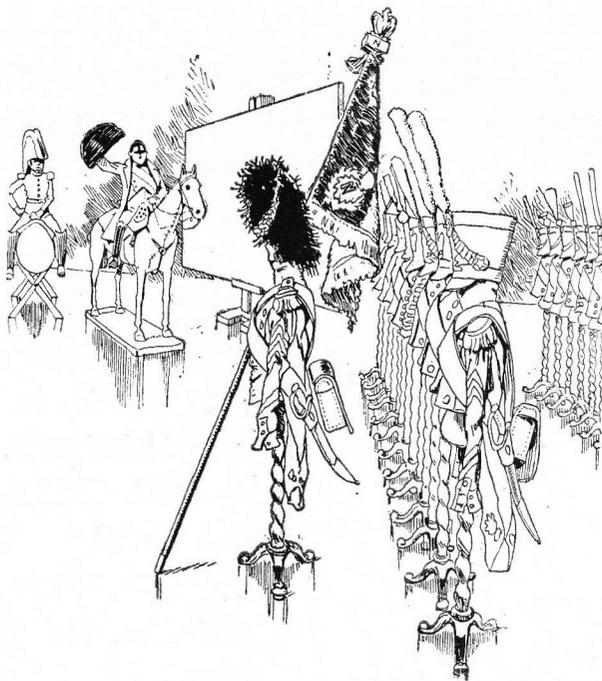
trages successifs, il élimine l'inutile, il ne conserve que le principal, il dégage enfin ces figures schématiques qui égalent en limpidité et surpassent en finesse les *graffitti* de Pompéi.

On a défini Pascal : *Géométrie et passion... Géométrie et mouvement* : ainsi peut-on définir M. Caran d'Ache. Je ne pousserai pas plus avant la comparaison entre deux génies, qui ne sont pas du même ordre. Pourtant je ne crois pas qu'il faille dédaigner le labeur qui s'emploie à l'amusement de l'humanité. Si ses moyens sont frivoles, sa fin ne l'est pas, car il contribue à rendre la terre habitable...

Alors, ai-je demandé à Caran d'Ache, vous continuerez éternellement à dessiner vos bonshommes ?

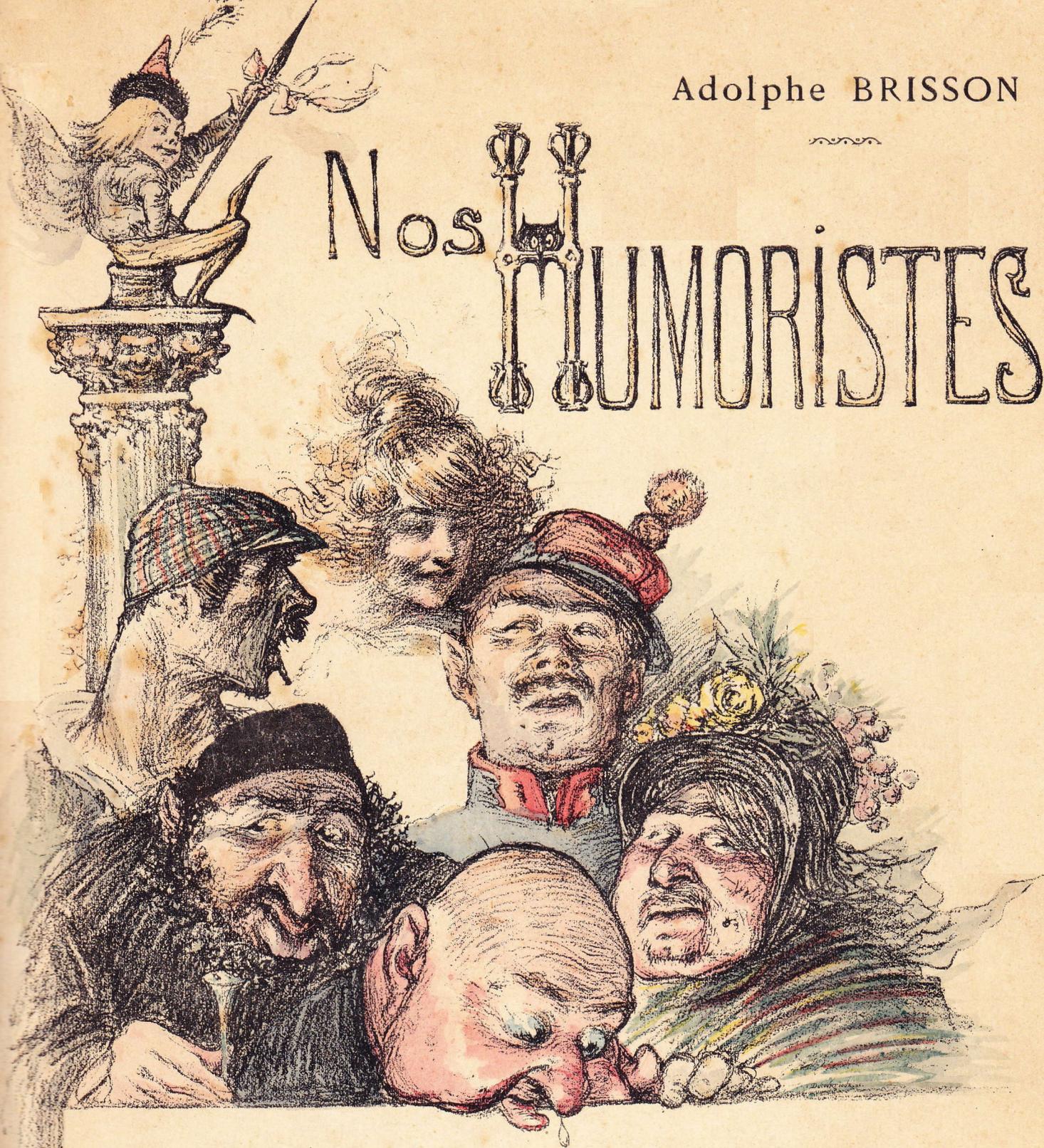
— Aujourd'hui, demain, toujours !

Cette réponse respirait l'optimisme et la sérénité. Et j'ai compris que l'éminent humoriste goûtait, dans cette vallée de larmes, un parfait contentement.



Adolphe BRISSON

Nos HUMORISTES



CARAN D'ACHE — J.-L. FORAIN — HERMANN-PAUL
LÉANDRE — ROBIDA — STEINLEN
WILLETTE

SOCIÉTÉ D'ÉDITION ARTISTIQUE

(PAVILLON DE HANOVRE)

32-34, RUE LOUIS-LE-GRAND, 32-34

PARIS

Adolphe BRISSON



Nos Humoristes

CARAN D'ACHE — J.-L. FORAIN — HERMANN-PAUL

LÉANDRE — ROBIDA — STEINLEN

WILLETTE



SOCIÉTÉ D'ÉDITION ARTISTIQUE

(PAVILLON DE HANOVRE)

32-34, RUE LOUIS-LE-GRAND, 32-34

PARIS